

# Le cirque des enfants perdus

Tous sont cambodgiens, orphelins, enfants des camps ou des rues. Pour survivre, ils jonglent, dansent et jouent sous un chapiteau, Phare Ponleu Selpak, qui tourne en France jusqu'au 15 décembre

CATHERINE BÉDARIDA

**S**ur scène, tout danse, tout vole, tout pétille. Les acrobates enchaînent les sauts. Les contorsionnistes se plient et se dépliant. Les voltigeuses roulent des hanches dans leurs cerceaux. Un orchestre de musique traditionnelle khmère rythme les numéros. Percussions en peau, tambours de bois, cercle de clochettes en métal jaune. Les quilles en bambou volent entre les mains des jongleurs. Brusquement surgissent des masques de l'épopée sacrée du *Ramayana*, puis des passes d'arts martiaux. C'est un précipité d'énergie, un tourbillon où les langages universels du cirque – trapèze, acrobatie, clownerie – sont imprégnés de traditions artistiques khmères : fluidité des corps en costumes de soie brillante, gestuelle étirée des mains.

Le rideau retombé, l'histoire que racontent, en coulisse, les virtuoses du cirque de Phare Ponleu Selpak, est plus surprenante encore. Car tous sont des survivants. Du directeur, Khuon Det, 34 ans, jusqu'aux plus jeunes de la troupe, âgés d'à peine 16 ans, tous portent les stigmates d'un pays, le Cambodge, dévasté par deux décennies de guerre civile, de 1970 à 1991. Orphelins, enfants des camps et des rues, abandonnés par des parents paysans spoliés de leurs terres, ils ont trouvé, grâce au spectacle l'énergie de se reconstruire.

Phare Ponleu Selpak, « Lumière de l'art » en langue khmère, est bien plus qu'un cirque. C'est une école de survie, une association et un havre conçu au plus noir de la guerre, pour aider les jeunes à surmonter leurs traumatismes par l'expression artistique.

A l'origine, un homme, Khuon Det, fils de paysan, et une nécessité : survivre. « J'ai grandi dans l'orphelinat du plus grand camp de réfugiés à la frontière thaïlandaise, celui de Site-2. J'y ai appris les arts martiaux car il fallait se défendre », explique le fondateur de Phare. Dans les paillettes de torchis et de boue, se souvient-il, les femmes et les enfants se terrent à la tombée de la nuit, par peur des gangs armés ou des recrutements forcés dans les armées rebelles. C'est dans ce camp, décrit par le cinéaste Rithy Panh dans son documentaire *Site-2*, que naît l'idée fondatrice. Khuon Det, outre l'autodéfense, y a appris le dessin. Dès 1986, il crée avec huit amis, tous orphelins comme lui, l'association Lumière de l'art.

Le camp ferme en 1992. Khuon Det a alors 21 ans. « Nous sommes rentrés à Battambang. Les rues étaient pleines d'enfants errants, livrés à eux-mêmes, sniffant de la colle ou survivant par la délinquance », se rappelle le jeune directeur du cirque. Il déniché un terrain dans le village d'Anh Chanb, en bordure de Battambang, et ouvre une école. « On s'est vite aperçu qu'il

était difficile de capter par le dessin l'attention des enfants les plus en difficulté, qui vivaient dans la rue, soumis à la loi des caïds. J'ai repensé aux acrobaties et aux arts martiaux que j'avais appris à l'orphelinat du camp et j'ai eu l'idée de créer un cirque. »

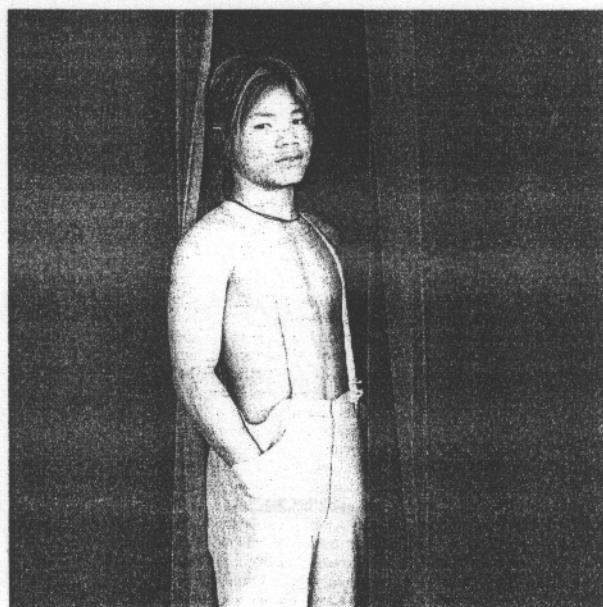
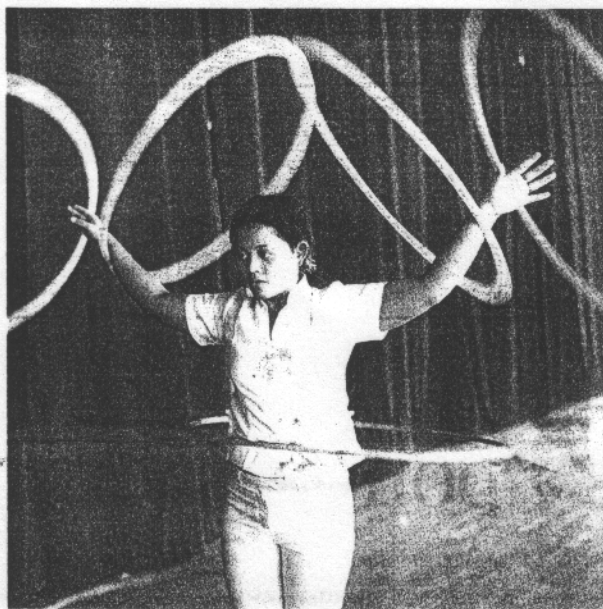
Il part se former à l'école nationale du cirque de Phnom Penh, revient avec trois professeurs et monte un chapiteau en bambou. La première promotion d'élèves regroupe trente enfants et adolescents. Ceux qui viennent de la rue installent nattes et moustiquaires pour dormir sous le chapiteau. C'est cette troupe de première génération, composée de vingt-cinq acrobates et musiciens, qui tourne actuellement en France, jusqu'au 15 décembre (voir le programme sur [www.phareps.org](http://www.phareps.org)).

Vibol, solide porteur de 21 ans, prêt à propulser vers des sauts vertigineux tous les acrobates qui se posent sur ses mains, en fait partie. « Je suis né à Battambang. Je vivais plus ou moins avec ma famille, mais c'était assez difficile, dit-il sobrement. Je voyais des jeunes s'entraîner à l'école de cirque. Il y a cinq ans, j'ai demandé à y entrer. Aujourd'hui, je vis à Phare. Khuon Det me donne l'argent pour ma nourriture. Il m'a trouvé un stage de six mois à l'école de cirque de Lomme (Nord), j'ai appris le français pour pouvoir suivre cet enseignement. Au début 2005, j'y suis parti pour me perfectionner, avec Htieng, ma partenaire de jeu. Elle aime la voltige et elle a appris là des techniques nouvelles. »

Pour améliorer le niveau technique et artistique de l'école, Khuon Det fait appel à des professionnels, au Cambodge et en France. Par l'intermédiaire du collectif français Clowns d'ailleurs et d'ici, Phare a noué des contacts avec les principaux festivals de cirque de l'Hexagone. Jongleur, acrobate et porteur, Chamroun Khuonthan, autre responsable de l'école et ancien enfant de la rue, a ainsi passé un an à l'école de cirque de Rosny-sous-Bois, l'une des meilleures en France.

Plusieurs artistes français sont partis animer des formations à Battambang. « On insiste sur la sécurité physique, sur la nécessité d'une nourriture variée et copieuse, explique Jean-Christophe Sidoit. Dans un pays aussi détruit, le souci du corps n'est pas une priorité. » Au début, précise Vibol, « nous n'avions pas de tapis au sol pendant les répétitions. Je me suis blessé à la cheville, mais j'ai pu me soigner en France. Maintenant, nous avons plus de matériel, nous avons appris à faire des échauffements et des étirements avant de commencer l'entraînement quotidien ».

Les élèves apprennent de nouvelles techniques : le trapèze, les portés à plusieurs, le rouleau américain – un gros tube métallique sur lequel un acrobate roule en équilibre instable sur une planche. Ils découvrent que le cirque ne se limi-



te pas à une succession de numéros, mais qu'il permet aussi de raconter une histoire, comme la danse, comme le théâtre.

Avec leur spectacle, *Phum Style*, ils imaginent un récit centré sur le fossé entre ville et campagne. Au village, les arts traditionnels – danses, artisanat du bambou, chants. A la ville, la musique pop, l'influence des clips vidéo thaïlandais, l'américanisation comme emblème de la modernité. Le spectacle raconte, à l'aide d'un travail acrobatique époustouflant, ce choc des mondes, quand un jeune revient de la ville avec ses cassettes pop et ses rêves d'une vie meilleure.

En 1996, Khuon Det a ouvert une école de musique, une bibliothèque publique et, en 1998, une école primaire. En 1999, il a obtenu l'autorisation de donner les

premières représentations du jeune cirque devant le temple d'Angkor : selon les croyances traditionnelles, le site apporte chance et prospérité.

Aujourd'hui, l'école de cirque accueille 130 enfants et adolescents qui s'entraînent quotidiennement dans un bâtiment construit en 2002 et sous un chapiteau rapporté de France. Trois troupes y ont été formées. La plus jeune se consacre à des spectacles financés par des organisations non gouvernementales (ONG). Ils visent à sensibiliser les populations aux dangers des mines antipersonnel, du sida ou des drogues. La troupe joue dans le train qui relie Battambang à Phnom Penh, « un transport peu cher, utilisé par des gens particulièrement vulnérables, des enfants errants, des migrants à la recherche

Les jeunes artistes, ici en répétition en France, racontent dans « Phum Style », avec un travail acrobatique époustouflant, le choc entre ville et campagne, entre arts traditionnels et influence occidentale.

MATHEU ZAZZO POUR « LE MONDE »

d'un travail en ville, des jeunes filles qui font du petit commerce », explique Khuon Det.

Les recettes du cirque proprement dit financent 40 % des activités de l'association. Le reste provient des concerts, des ventes, mais aussi d'un mécénat local, de l'ONG et de l'Unicef. Cette dernière subventionne en particulier un refuge construit par Phare pour héberger une vingtaine de garçons et de fillettes qui avaient été vendus en Thaïlande comme esclaves. L'ancien du camp Site-2, expert en arts martiaux, assure leur protection.

Sous le régime des Khmers rouges, les musiciens, comme tous les artistes, étaient persécutés : « Beaucoup sont morts, et une partie du répertoire a disparu avec eux, dit Ly Van Thet, qui conduit l'orchestre du cirque pendant sa tournée en France. Ceux qui ont survécu ont resserré leurs instruments et repris leur enseignement pour que la musique classique, qui transmet surtout oralement, soit sauvée. »

Aux cordes et aux percussions traditionnelles, Ly Van Thet ajoute des instruments contemporains, faits de matériaux de récupération. Dans le spectacle *Happy Ban Touy Ban Tom*, quatre clowns et deux porteurs incarnent les rôles de parents de la rue décidés à prendre des vacances. Avec des bouteilles et des tubes en plastique, ils créent un orchestre choyant où tous ces matériaux sonnent tout va, créant une harmonie malicieuse.

Le parcours du jeune chef est condensé de l'histoire du pays. « Les vieux musiciens de mon village, ceux qui avaient enterré leurs instruments sous le régime Pol Pot, m'ont appris à jouer du tro, un instrument à cordes et à archet, quand j'avais dix ans, se souvient-il. J'ai joué dans des ensembles de musique traditionnelle ou classique khmère, lors de la fête des Eaux ou du Nouvel An. Je suis allé me perfectionner à l'école de musique de Phnom Penh, sur conseils de mes vieux maîtres villageois. À la sortie, je n'arrivais pas à joindre les deux bouts et j'ai dû prendre un emploi dans les chemins de fer. »

Jusqu'en 2002, Ly Van Thet contrôlait des trains de marchandises. Aujourd'hui, il dirige l'école de musique de Phare et accueille une cinquantaine d'élèves, dont un quart de filles – une innovation dans la tradition khmère. Ce sont eux qui créent les musiques du cirque et orchestrent les crescendos et les suspenses typiques appuyant les numéros les plus virtuoses.

Récemment, un collectionneur étranger a montré à Ly Van Thet deux instruments rares, l'un à cordes, l'autre à vent qu'il croyait disparus. « Tous deux sont montés sur des calesbasses, qui servent les rônateurs. On ne sait plus où trouver des graines pour faire pousser ces calesbasses, revanche, je viens d'apprendre que, dans une région longtemps contrôlée par les Khmers rouges, quelques vieux musiciens savent encore en jouer. »

Dès son retour au Cambodge, Ly Van Thet ira les voir, pour apprendre et en parler à son tour. ■